

**PABLO SERVIGNE
RAPHAËL STEVENS
GAUTHIER CHAPELLE**

**UNE AUTRE
FIN DU MONDE
EST POSSIBLE**



Vivre l'effondrement
(et pas seulement y survivre)

**Par les auteurs de
COMMENT TOUT PEUT
S'EFFONDRE**



**UNE AUTRE FIN DU MONDE
EST POSSIBLE**

Pablo Servigne
Raphaël Stevens
Gauthier Chapelle

UNE AUTRE FIN DU MONDE EST POSSIBLE

Vivre l'effondrement
(et pas seulement y survivre)

Préface de Dominique Bourg
Postface de Cyril Dion

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-133258-2

© Éditions du Seuil, octobre 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Aux survivalistes, collapsonautes, zadistes et autres activistes terrestres,
pour garder courage
À Joanna Macy, Ursula Le Guin et Constance de Polignac
À Antoinette R., Laurie L.-M. et Géraldine R.
À Hugo, Antoine et David S. Buckel
Au mycélium qui grandit...*

« Il y a des choses qu'on ne voit comme il faut qu'avec des yeux qui ont pleuré. »

HENRI LACORDAIRE

« Aujourd'hui, l'humanité est comme un rêveur ambulant, pris entre les fantômes du sommeil et le chaos du monde réel. [...] Nous avons créé une civilisation *Star Wars*, avec des émotions de l'âge de la pierre, des institutions médiévales et une technologie déifiée. [...] Nous sommes affreusement troublés par le simple fait d'exister, et nous représentons un danger pour nous et pour le reste du vivant. »

EDWARD O. WILSON¹

« Il fallait que nous changions du tout au tout notre attitude à l'égard de la vie. Il fallait que nous apprenions par nous-même et, de plus, il fallait que nous montrions à ceux qui étaient en proie au désespoir que l'important n'était pas ce que nous attendions de la vie, mais ce que nous apportions à la vie. Au lieu de se demander si la vie avait un sens, il fallait s'imaginer que c'était à nous de donner un sens à la vie à chaque jour et à chaque heure. »

VICTOR FRANKL²

« Je ne crois pas que nous puissions corriger quoi que ce soit dans le monde extérieur, que nous n'ayons d'abord corrigé en nous. »

ETTY HILLESUM³

« Ce n'était pas tant un retour à la terre qu'un retour sur nous-mêmes. Une expérience spirituelle. C'était pour se guérir, se redécouvrir et s'affirmer. »

TEE CORINNE⁴

« Tu dis qu'il n'y a pas de mots pour décrire ce temps, tu dis qu'il n'existe pas. Mais souviens-toi. Fais un effort pour te souvenir. Ou à défaut, invente. »

MONIQUE WITTIG⁵

PRÉFACE

J'aimerais évoquer un souvenir de lecture dont il m'est impossible de retrouver la source. Nous sommes dans la Provence gallo-romaine, vers la fin du IV^e siècle. Un patricien, à la tête d'un vaste domaine, s'enorgueillit de la puissance de Rome. La même campagne de fouilles nous apprend que, peu de temps après que son propriétaire a consigné par écrit sa fierté d'appartenir à l'Empire, la villa et ses habitants ont été victimes d'une incursion barbare. Il semble que les assaillants aient festoyé sur place et fêté leur crime en buvant dans le crâne de l'ancien maître des lieux. Peut-être est-ce le côté sinistre de cette histoire qui m'interdit d'en retrouver la trace.

Quoi qu'il en soit, les élites d'alors, comme celles d'aujourd'hui, affichaient un mélange d'arrogance et de naïveté, mâtiné d'un cynisme échevelé. Comme aujourd'hui, la fin de l'Empire a connu une montée vertigineuse des inégalités. Concédonc toutefois qu'après des siècles de *pax romana*, il devait être difficile d'imaginer quelque chose comme la

fin de l'Empire. Tout comme il nous est difficile d'admettre qu'après des siècles de « progrès », la civilisation thermo-industrielle et ses taux de croissance élevés puissent se déliter.

Lecteur, si tu as ouvert ce livre, c'est bien parce que l'intuition d'un tel effondrement ne t'est pas étrangère. Je la partage également et suis même convaincu que nous sommes déjà entrés dans une dynamique d'effondrement dont les manifestations morales et politiques sont désormais tangibles. En quelques années, c'est un peu le même profil psychologique de dirigeant qui tend à s'emparer du pouvoir, jouant des peurs et de la haine, les attisant avec talent. Odieux et prétentieux à souhait, menteur et pervers, ruinant l'une après l'autre les digues qui protègent ses compatriotes de la violence du monde, physique autant que morale, Trump est le parangon de ces nouvelles élites dirigeantes. Nombre de ces représentants ont été élus et drainent l'admiration de certaines foules. La catastrophe, la dynamique qui la porte, sont ainsi morales avant d'être physiques. Comme dans la chanson de Serge Reggiani, les loups, trop humains, sont entrés dans Paris parce qu'ils y étaient déjà, tant la fraternité avait déserté la ville. La violence morale précède et nourrit la violence physique, mais surtout elle nous aveugle et nous désarme face aux menaces physiques qu'annonce l'entrée dans l'Anthropocène.

D'où précisément l'importance de ce livre de Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle. La fête industrielle sera bientôt terminée. Nombre d'enjeux vitaux,

à divers titres, occuperont de nouveau le devant de la scène. La fin de ce monde, et plus encore les mondes dont elle accouchera, dépendront étroitement des liens que nous parviendrons à tisser et de l'imaginaire que nous réussirons à inventer dans le futur le plus proche. Or, ce livre est à cet égard très précieux. Ce n'est pas un traité de collapsologie, mais de collapsosophie. Il n'a pas, en effet, pour fin de nous convaincre d'un probable effondrement – l'exercice a déjà été accompli – mais de nous préparer intérieurement à l'affronter, et en un sens à le dépasser, et ce en préparant dès maintenant l'après, le monde qu'il conviendra, parmi d'autres, de reconstruire sur des principes nouveaux.

Nous aurons conduit à la ruine un amour immodéré de l'Un, une obstination du simplisme dans notre approche de la réalité. Seuls le progrès (lequel ?), la science (celle de Bayer-Monsanto et de ses protocoles *science based* ?), le calcul, le PIB, la croissance, la compétitivité, l'efficacité, la maîtrise de la matière (à quelle échelle et pour combien de temps ?), le capital, la liberté (laquelle ? de qui ? pour quoi ?), l'humanité (seule dans un monde minéral ?) devaient nous permettre de bâtir l'Éden ici-bas. Le monde moderne aura été celui des slogans univoques, un monde d'une simplicité extrême : il convenait, sans autre considération, de croître, de s'arracher à la nature, de s'individualiser, d'automatiser tous azimuts, d'aller toujours plus vite et plus loin... vers un monde où l'on finit par redouter la venue de l'été de peur de suffoquer, de crainte d'être victime de quelque événement extrême, où

contempler un scarabée licorne voler est devenu un phénomène, où les villes finissent par constituer des refuges de biodiversité tant les campagnes sont dévastées, où les sciences qui cherchent encore à comprendre le monde sans vouloir le simplifier plus encore, celles du climat ou de la biodiversité, dessinent des horizons de cauchemar, etc.

Stop ! Arrêtons de dévaler la pente de cette modernité délétère. Opposons-lui notre intériorité, nos émotions et passions, nos enfants, nos amis, nos réseaux, notre intelligence et notre créativité. Réapprenons à épouser les méandres de la ou plutôt des réalités. Réapprenons que notre monde est plus que ce que nous pouvons dominer, fût-ce par procuration, et même simplement comprendre. Sachons nous ressourcer auprès des sagesses du monde, sans les singer, sans avoir peur d'inventer. Sachons élever la et les spiritualités qui nous permettront de rester debout dans la tempête qui vient et de reconstruire une maison commune et ouverte.

DOMINIQUE BOURG,
philosophe, université de Lausanne

INTRODUCTION

APPRENDRE À VIVRE AVEC

Il semble que cela ne fasse plus autant frissonner. L'idée que les catastrophes globales sont en train d'avoir lieu est aujourd'hui de plus en plus admise, tout comme l'idée qu'elles charrient avec elles la possibilité d'un effondrement systémique global.

Les chocs monumentaux qu'ont été Fukushima, les vagues successives de réfugiés en Europe, les attentats terroristes de Paris et Bruxelles, la disparition massive des oiseaux et des insectes, le vote du Brexit et l'élection de Trump ont sérieusement fissuré le paisible imaginaire de continuité qui rassurait tant de personnes.

L'un des freins à la décomplexion autour de cette idée d'effondrement est l'image caricaturale que l'on s'en fait. À son évocation, des scènes de films catastrophes hollywoodiens nous sautent au visage, nourrissant la vision d'un événement ponctuel et inéluctable qui anéantirait d'un seul coup tout ce que nous connaissons. Nous craignons le moment, comme

nous craignons dans notre propre mort l'instant du passage de vie à trépas.

C'est oublier que ce qu'il y a de pire dans la mort, c'est surtout son anticipation, le fait de voir les autres mourir, ou de se voir souffrir dans les yeux des autres. Un effondrement de civilisation n'est pas un événement (c'est-à-dire une catastrophe), mais un enchaînement d'événements catastrophiques ponctuels (ouragans, accidents industriels, attentats, pandémies, sécheresses, etc.) sur fond de changements progressifs non moins déstabilisants (désertification, dérèglements des saisons, pollutions rémanentes, extinctions d'espèces et de populations animales, etc.).

Nous envisageons l'effondrement de la civilisation thermo-industrielle (ou même plus) comme un processus géographiquement hétérogène qui a déjà commencé, mais n'a pas encore atteint sa phase la plus critique, et qui se prolongera sur une durée indéterminée. C'est à la fois lointain et proche, lent et rapide, graduel et brutal. Cela ne concerne pas seulement des événements naturels, mais aussi (et surtout) des chocs politiques, économiques et sociaux, ainsi que des événements d'ordre psychologique (comme des basculements de conscience collective).

Ce n'est pas non plus une prédiction de type Nostradamus, ni une énième raison pour justifier une attitude passive ou nihiliste. Ce n'est pas une mode, ni un nouveau label. En revanche, ce pourrait être une période que les historiens ou les archéologues des siècles à venir nommeront et regarderont

comme un tout cohérent, ou que les espèces intelligentes du futur considéreront comme un événement très ponctuel de l'histoire.

Pour les lecteurs qui pensent que nous grossissons le trait afin d'attirer l'attention, il suffit de se souvenir de ce que disaient deux climatologues en 2011 lors d'une conférence à Oxford à propos des objectifs climatiques du siècle (ayez en tête que les émissions de gaz à effet de serre sont directement proportionnelles à l'activité économique). Voici leurs préconisations : « Les pays émergents doivent diminuer leurs émissions de gaz à effet de serre dès 2030, puis maintenir ce déclin à 3 % par an ; les pays développés quant à eux doivent passer leur pic d'émissions en 2015 puis décliner de 3 % par an⁶. » Si ces objectifs très ambitieux sont atteints (et nous avons déjà le recul pour dire qu'ils ne le sont pas), alors le monde aura *une chance sur deux* de rester en dessous de + 4 °C de moyenne en 2100... ce qui est déjà monstrueusement catastrophique à l'échelle globale. En 2017, les sociétés BP et Shell prévoaient (en interne, sans en informer leurs actionnaires et encore moins le public) des changements de l'ordre de + 5 °C de moyenne en 2050⁷ !

Dans l'histoire récente, il n'existe aucun cas de société ayant pu baisser ses émissions de plus de 3 % sur un temps très court. Cette diminution provoquerait en effet une récession économique immédiate ou serait le résultat d'un effondrement comme celui de l'Union soviétique au début des années 1990 ou celui du Venezuela aujourd'hui.

Du côté des « autres qu’humains » (la faune, la flore, les champignons et les micro-organismes), c’est l’hécatombe, certaines populations n’en finissent pas de se contracter, ou, pour certaines espèces, de disparaître à jamais. Les populations d’amphibiens, d’insectes et d’oiseaux des campagnes, les récifs coralliens, les mammifères, les grands poissons, les cétacés... Le dernier mâle rhinocéros blanc du Nord s’est récemment éteint, rejoignant la liste des animaux imaginaires qui illustrent les histoires qu’on lit le soir à nos enfants.

Le virage de ces dernières années

Tous les chiffres sur les catastrophes sont accessibles facilement, et l’objectif de ce livre n’est pas d’en ajouter. Ce qui nous intéresse, c’est le changement d’attitude et de prise de conscience de la société ces dernières années.

Un point de repère : en 1992, au Sommet de Rio, plus de 1 700 scientifiques signaient un texte commun mettant en garde l’humanité sur l’état de la planète⁸. À l’époque c’était un événement nouveau, et même gênant, car 2 500 autres scientifiques leur ont répondu en mettant en garde la société contre l’« émergence d’une idéologie irrationnelle qui s’oppose au progrès scientifique et industriel⁹ ». Vingt-cinq ans plus tard, 15 364 scientifiques de 184 pays cosignent un article expliquant que sans mesures rapides et radicales, l’humanité est menacée d’extinction¹⁰. La lettre est restée sans

réponse. Il n'y a plus de débat. Mais quelle est la nature du silence qui a suivi ? Sidération, lassitude, désintérêt ?

Du côté des élites dirigeantes, les langues se délient discrètement. Au cours des interventions que nous faisons tous les trois dans les milieux politiques et économiques, nous nous étonnons de ne plus être remis en question sur le constat. Simplement, en public, le scepticisme a laissé la place à l'impuissance, et parfois à l'envie de trouver des échappatoires.

Du côté des plus riches de ce monde, beaucoup se barricadent dans des *gated communities*, ces enclaves résidentielles luxueuses et hautement sécurisées¹¹. Ils quittent aussi les grandes villes : en 2015, 3 000 millionnaires sont partis de Chicago, 7 000 de Paris et 5 000 de Rome. Tous ne cherchent pas à fuir l'impôt, beaucoup sont réellement anxieux des tensions sociales, des attentats terroristes ou de la colère d'une population consciente des injustices et des inégalités¹². Comme l'avouait Robert Johnson, l'ex-directeur du Fonds Soros, lors du Forum économique de Davos, de nombreux gestionnaires de fonds spéculatifs achètent des fermes dans des pays reculés comme la Nouvelle-Zélande à la recherche d'un « plan B », avec des jets privés à portée de main et prêts à décoller pour les y emmener¹³. D'autres font construire, à l'abri des regards indiscrets et sur tous les continents, de gigantesques et luxueux bunkers high-tech souterrains pour protéger leur famille des catastrophes de toutes sortes¹⁴.

Tout cela illustre ce que le philosophe et sociologue Bruno Latour décrit comme un acte de sécession d'une catégorie très aisée de la population qui, consciente des risques et des enjeux, cherche à sauver sa peau sans plus se soucier du sort du reste du monde¹⁵. Pour reprendre sa métaphore de l'avion et de la difficulté d'atterrir, nous sommes entrés en zone de fortes turbulences. Les voyants s'allument, les coupes de champagne se renversent, l'angoisse existentielle revient. Certains ouvrent les hublots, voient une nuit noire traversée d'éclairs, et les referment aussitôt. À l'avant de l'appareil, on aperçoit quelques personnes de la première classe enfileur leurs parachutes dorés. Mais que font-elles ? Vont-elles sauter dans la tempête ? Les classes arrière se tournent alors vers l'équipage et demandent des parachutes, en sachant pertinemment que leur requête ne sera pas satisfaite. Pour seule réponse, on leur propose une petite collation, un film, un *duty free*...

Survivre... c'est tout ?

Face à ces annonces catastrophiques, une réaction fréquente (et logique) est de commencer à s'y préparer matériellement. Comment manger lorsque cesse l'approvisionnement des magasins ? Comment boire de l'eau potable si le robinet ne coule plus ? Comment se chauffer sans mazout, gaz naturel ou électricité ? Sur ces sujets, il n'est pas difficile de trouver

de l'information, des milliers de livres sont disponibles, dont quelques-uns en français¹⁶.

De manière générale, le survivalisme désigne cette « réaction à l'anxiété ambiante¹⁷ » qui guide la préparation aux grandes catastrophes par la recherche d'autonomie, c'est-à-dire d'indépendance vis-à-vis des systèmes d'approvisionnement industriel. Ces dernières années, ce mouvement protéiforme s'est développé de manière fulgurante. Mais le terme « survivaliste » regroupe des postures et des réalités si différentes qu'il est devenu difficile de l'utiliser. En effet, avant les années 1980, les survivalistes désignaient surtout des communautés écologistes ancrées plutôt à gauche qui se préparaient à un hiver nucléaire.

Aujourd'hui, le survivalisme désigne aussi bien des personnes désireuses d'apprendre à vivre dans des milieux sauvages que des groupes visant une autonomie à travers un repli, un rejet et un ressentiment à l'égard des institutions officielles et/ou de toute personne étrangère qui pourrait venir menacer leur souveraineté. Parfois proches de l'extrême droite, ces derniers ne font pas l'unanimité au sein du mouvement, et participent à la mauvaise réputation du survivalisme. La boucle est bouclée, puisque cette étiquette sert désormais plus à décrédibiliser qu'à décrire quelque chose, ce qui renforce encore la défiance et la sécession de certains groupes survivalistes.

Il n'est pas ici question de faire une analyse psychologique, sociologique ou historique du survivalisme. Simplement,

l'idée que beaucoup de gens se font de ce mouvement, sa caricature, ses clichés, permettent de présenter trois aspects de notre livre, ici introduits par des histoires.

Souvenez-vous de Robinson Crusoé, le célèbre héros du roman de Daniel Defoe paru en 1719. Désorienté par un ouragan, son navire fait naufrage en Amérique du Sud, non loin de l'embouchure de l'Orénoque. Il se retrouve seul survivant sur une île déserte qu'il nomme Despair Island, l'« île du désespoir ». Malgré l'infortune, Robinson arrive à se construire une habitation, confectionne un calendrier, cultive du blé, chasse, élève des chèvres et apprend à façonner sa propre poterie. Régulièrement, des cannibales font irruption sur l'île pour y tuer et manger leurs prisonniers. Lorsque l'un d'eux parvient à s'évader, Robinson l'accueille et ils deviennent amis. Une chose manquait désespérément à Robinson : des relations humaines.

La pyramide des besoins, dite pyramide de Maslow, est une théorie de la motivation élaborée dans les années 1940¹⁸. Cette théorie indique que les besoins de l'être humain sont d'abord physiologiques (faim, soif, sommeil, respiration, etc.) ; viennent ensuite les besoins de sécurité, puis d'appartenance et d'amour, puis d'estime, et enfin, en haut de la pyramide, d'accomplissement de soi. La posture survivaliste met l'accent essentiellement sur la base, sur les deux premiers étages de cette pyramide (physiologique et sécurité), comme une sorte de prolongement logique et caricatural de la pensée moderne. On pourrait y voir le reflet d'un monde

matérialiste, individualiste, séparé de la nature et en lutte permanente, qui cherche les meilleurs moyens (matériels, donc) de vivre dans un monde peuplé de compétiteurs potentiels et d'êtres vivants dont on ne sait finalement pas grand-chose. Dans ce monde, nourriture, bois de chauffage et armes sont évidemment la voie du salut.

Comparons maintenant deux fables. La première fait référence au symbole du réseau survivaliste français, la fourmi, celle de la fable de La Fontaine. La fourmi passe son été à préparer des vivres en prévision des temps difficiles, tout en subissant les moqueries des cigales qui ne voient pas pourquoi il faudrait se préoccuper de quelque chose tant que le pétrole coule à flots... Mais la fourmi serre les dents. Elle nourrit un certain ressentiment et se délecte déjà du plaisir qu'elle aura à envoyer paître ces hordes de cigales affamées (et citadines) implorant bien trop tard le pardon et la pitié. Une vengeance bien méritée !

L'autre fable est celle des trois petits cochons. Tous trois se préparent à l'arrivée d'un grand méchant loup avec plus ou moins de rigueur, et avec une vision différente de la menace. Lorsque le loup détruit les deux maisons les plus fragiles, les deux premiers cochons (devenus cigales) accourent chez leur frère super-survivaliste... qui leur ouvre la porte. Bien sûr, il peut leur renvoyer un « Je vous l'avais bien dit ! », mais cela ne les empêche pas ensuite de partager un repas en toute fraternité. La différence entre les deux fables ? Le sentiment de fraternité *avant* la catastrophe.

Une dernière histoire permettra de donner une couleur supplémentaire à notre intention. Elle est racontée par notre ami Kim Pasche, qui organise depuis des années des stages d'immersion en nature sauvage. Malgré ses incroyables compétences, il refuse cette étiquette de survivaliste, et raconte avec malice : « Si vous mettez dix survivalistes dans une forêt pendant des mois, explique-t-il, ils vont s'entretuer et détruire la forêt. Si vous mettez dans la même forêt dix Amérindiens, non seulement la forêt sera plus belle et productive, mais ils auront constitué une tribu, une vraie communauté d'humains en lien avec les autres êtres vivants¹⁹. »

Il est entendu que les besoins physiologiques et de sécurité sont importants. Quiconque n'a pas réfléchi à une préparation dans ce sens n'est qu'à demi conscient. Pourtant, la survie est un état précaire, passager. C'est « un catalogue de données sans vision²⁰ ». On peut survivre quelques jours, quelques semaines, mais après ? Pire, si on arrive dans le gros des catastrophes avec cette attitude matérialiste et (préventivement) agressive, avec pour objectif de survivre quelques semaines, il y a fort à parier que nous serons tous morts au bout d'un an.

Ces quatre histoires font ressortir les raisons d'être de ce livre : l'envie de se préparer à vivre les conséquences des catastrophes en cours et à venir en recherchant prioritairement les liens entre humains, les liens avec les autres qu'humains, et un sens à tout cela. La pyramide de Maslow est vraisemblablement inversée pour certaines personnes qui

n'envisagent pas de continuer à vivre s'il leur manque un sentiment d'accomplissement, de l'estime, de la confiance, de l'amour ou des raisons de partager. Peut-être faudrait-il alors parler de « table de Maslow²¹ », dont chaque pilier est indispensable à l'équilibre global de la personne...

Cultiver un potager dans son jardin, apprendre à se passer d'énergies fossiles ou préparer sa famille à des situations d'urgence est certes nécessaire mais cela ne suffit pas à « faire société », c'est-à-dire à faire de nous des humains. Comme le dit la psychologue Carolyn Baker : « Dans le fond, une société de survivalistes en herbe émotionnellement myopes pourrait-elle produire autre chose qu'une culture terrifiante et inhumaine semblable à celle du *Meilleur des mondes* de Huxley²² ? »

Nous ne souhaitons pas voir se prolonger une société violente qui sélectionne les individus les plus agressifs. Vouloir vivre au-delà des chocs, et non simplement survivre aux chocs, c'est déjà commencer la préparation avec une attitude différente, une intention de joie, de partage et de fraternité.

De l'utilité d'une branche de la collapsologie tournée vers l'intérieur

Après avoir synthétisé les éléments factuels du constat de la possibilité d'un effondrement dans un premier livre (*Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie*

à *l'usage des générations présentes*, Seuil, 2015), nous voyons plusieurs voies se présenter aux collapsologues désireux d'avancer. La question la plus importante (mais pas la plus urgente), nous semble-t-il, est celle de l'action collective, c'est-à-dire de l'élaboration de propositions politiques réalistes, audacieuses et courageuses. Cependant, avant d'agir, et même avant de proposer des pistes d'actions, il y a encore des choses à comprendre et un chemin intérieur à faire. Il n'y a finalement que très peu d'ouvrages en français qui traitent des aspects psychologiques du changement climatique ou des autres catastrophes globales²³.

Un immense défi est face à nous. S'intéresser à ces sujets dans leurs formes scientifiques ou sociologiques comprend un certain risque pour la santé mentale. Quant aux personnes qui prennent cette question à bras-le-corps et en font l'axe central de leur vie, elles sont confrontées (et le seront encore longtemps) à des sollicitations très fortes, aussi bien psychologiques que dans leurs relations aux autres, ainsi que dans leur engagement social et politique.

Celles qui se préparent « ne trouveront pas l'épreuve facile, mais [elles] risquent moins d'être écrasées par la crise que ceux qui refusent d'y penser²⁴ ». Entre la personne prête à l'action et celle qui reste dans le déni, il y a tout un éventail de personnes en difficulté : celles qui traversent physiquement des épreuves catastrophiques, celles qui sentent que quelque chose ne tourne pas rond mais ne trouvent pas les mots (dissonance cognitive faible), celles qui savent mais

n'arrivent pas à agir à la hauteur de leurs ambitions (dissonance cognitive aiguë), et celles qui savent et agissent mais s'épuisent ou se découragent.

Au cours de ces années d'échanges avec le public, nous sommes arrivés au même constat que celui décrit par Carolyn Baker, qui a accompagné de nombreuses personnes bouleversées par le sujet de l'effondrement : une fois le déclic réalisé, la plupart des gens ne souhaitent pas approfondir ou multiplier les preuves matérielles supplémentaires (même si c'est important dans un premier temps), ils veulent surtout apprendre à vivre avec. Ils sont devenus des *collapsonautes*.

Se préparer à cet avenir concerne donc aussi bien les aspects matériels et politiques que des aspects relatifs aux domaines psychologique, spirituel, métaphysique et artistique. Les questions que posent les catastrophes sont incommensurables. Si l'on veut continuer à penser l'effondrement, à chercher à agir, à donner du sens à nos vies, ou simplement à se lever le matin, il est important de ne pas devenir fou. Fou d'isolement, fou de tristesse, fou de rage, fou de trop y penser, ou fou de continuer son petit train-train en faisant semblant de ne pas voir.

Certains considèrent que cette dimension psychologique s'adresse aux femmes ou est un luxe réservé à des citoyens fragiles qui n'ont connu que le confort. Il n'en est rien. Elle est primordiale et concerne toutes les classes sociales, tous les peuples, toutes les cultures. Que dit-on au Soudanais qui souffre d'anxiété ou de stress post-traumatique dans un

camp en Libye ou à Calais ? Que ses souffrances sont négligeables ? Que dit-on à la famille d'un jeune étudiant belge hyper-sensible qui se suicide de trop de lucidité ? Comment aider l'ingénieur responsable d'un forage de puits pétrolier, qui hésite à retourner au travail tous les matins après avoir embrassé ses enfants ? Comment garder un moral d'acier en tant que zadiste, quand on invente des nouvelles manières de vivre sur un territoire et qu'on reçoit des bulldozers et des grenades en guise de réponse ?

Le but de la collapsologie n'est pas d'énoncer des certitudes qui écrasent tout avenir, ni de faire des pronostics précis, ni de trouver des « solutions » pour « éviter un problème », mais d'apprendre à vivre avec les mauvaises nouvelles et avec les changements brutaux et progressifs qu'elles annoncent, afin de nous aider à trouver la force et le courage d'en faire quelque chose qui nous transforme, ou, comme dirait Edgar Morin, nous métamorphose.

Élargir à la collapsosophie

Parmi la communauté des « collapsniks » (les blogueurs-à-succès du monde anglophone qui décryptent l'effondrement qui vient), le Canadien Paul Chefurka s'est fait remarquer par son talent de pédagogue sur des sujets complexes²⁵. Il nous a aussi légué une échelle de prise de conscience très simple mais éclairante²⁶. « Lorsqu'il s'agit de notre

compréhension de la crise mondiale actuelle, dit-il, chacun de nous semble s'insérer quelque part dans un continuum de prise de conscience qui peut être grossièrement divisé en cinq étapes²⁷. »

À l'étape 1, la personne ne semble pas voir de problème fondamental. Et si problème il y a, c'est qu'il n'y a pas assez de ce qu'il y a déjà : croissance, emplois, salaires, développement, etc.

À l'étape 2, on prend conscience d'un problème fondamental (au choix parmi des thèmes comme le climat, la surpopulation, le pic pétrolier, la pollution, la biodiversité, le capitalisme, le nucléaire, les inégalités, la géopolitique, les migrations, etc.). Ce « problème » accapare toute l'attention de la personne, qui croit sincèrement qu'en le « résolvant » tout redeviendra comme avant.

À l'étape 3, il y a une prise de conscience de plusieurs problèmes majeurs. Les personnes arrivées à ce stade passent leur temps à hiérarchiser les luttes, et à convaincre les autres de certaines priorités.

À l'étape 4 arrive ce qui devait arriver, la personne prend conscience de l'interdépendance de tous les « problèmes » du monde. Tout devient abominablement systémique, c'est-à-dire insoluble par quelques individus ou « solutions » miraculeuses, et inaccessible à la politique telle qu'elle est conçue actuellement. « Les gens qui arrivent à ce stade ont tendance à se retirer dans des cercles restreints de personnes aux vues similaires pour échanger des idées et approfondir

leur compréhension de ce qui se passe. Ces cercles sont nécessairement petits, à la fois parce que le dialogue personnel est essentiel à cette profondeur d'exploration, et parce qu'il n'y a tout simplement pas beaucoup de gens qui sont arrivés à ce niveau de compréhension. »

Enfin, à l'étape 5, on change irrémédiablement de point de vue. Il ne s'agit plus d'un « problème » qui appelle des « solutions » mais d'un *predicament* (une situation inextricable qui ne sera jamais résolue, comme peut l'être la mort ou une maladie incurable), qui invite plutôt à emprunter des chemins de traverse pour apprendre à vivre avec, du mieux possible. On réalise alors que la situation englobe tous les aspects de la vie, et qu'elle nous transformera profondément. Un sentiment d'être complètement dépassé peut apparaître : à la vue d'un entourage désintéressé, d'un système-Monde bien trop inerte, et d'un système-Terre en intense souffrance. Tout ou presque est à remettre en question, ce qui est non seulement épuisant, mais peut couper d'un entourage affectif stable et rassurant. « Pour ceux et celles qui parviennent au stade 5, il y a un risque réel que la dépression s'installe. »

Il y a alors deux manières (non-exclusives) de réagir à cette situation désagréable, commente Chefurka. On peut s'engager dans une voie « extérieure » : la politique, les villes en transition, la mise en place de communautés résilientes, etc. ; ou dans une voie « intérieure », plus spirituelle. Cette dernière n'est pas forcément synonyme d'adhésion à une religion, au contraire. « La plupart des gens que j'ai

rencontrés et qui ont choisi une voie intérieure confèrent aussi peu d'utilité à la religion traditionnelle que leurs homologues sur la voie extérieure n'en confèrent à la politique traditionnelle. »

Au sein de ce paysage de métamorphoses, la collapsologie est l'analyse et la synthèse transdisciplinaire de nombreux travaux menés sur cette situation inextricable globale. C'est une démarche d'ouverture et de décroïsonnement des disciplines que résume bien la phrase de Spinoza : « Ne pas se moquer, ne pas se lamenter, ne pas détester, mais comprendre²⁸. » Cela pourrait devenir une discipline scientifique en soi, mais qui ne deviendrait véritablement officielle que si des universités ouvraient des chaires de collapsologie, si des étudiants et chercheurs en poste décrochaient des financements, proposaient des colloques et un éventuel *Open Journal of Collapsology* (à comité de lecture)...

Cette démarche collapsologique, essentiellement rationnelle, est nécessaire car elle permet de dissiper le brouillard et, pour beaucoup, de rester crédible auprès des personnes sensibles au sujet mais pas encore convaincues. Mais elle est loin d'être suffisante, car elle ne nous dit pas quoi faire, ni comment distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais, ni comment cultiver des convictions puissantes, des valeurs affirmées, une imagination foisonnante, et un désir fort de collectif. Les outils scientifiques sont pertinents mais ne suffisent pas à embrasser un sujet aussi démesuré qu'un effondrement (et qui inclut aussi l'effondrement des systèmes de